

UN GRAND REPORTAGE DE FRANÇOISE GIROUD

MOSCOU A FLEUR DE PEAU

Si vous voulez voir un général, demandez à la femme de ménage : c'est peut-être son fils

« Moscou, ce n'est pas du tout comme on l'imagine. Et pour commencer à comprendre la Russie, il faut d'abord y avoir rencontré le froid. » Telle est la première impression qu'a éprouvée Françoise Giroud arrivant en U.R.S.S.

« Moscou, plaque tournante d'un nouveau monde »

Après dix jours de promenades, d'investigations et d'entretiens, Françoise Giroud vous raconte ce qu'elle a découvert à Moscou, plaque tournante d'un nouveau monde totalement étranger au nôtre, capitale d'un pays qu'il lui paraît aberrant de vouloir, sur n'importe quel point, comparer à la France.

« Je me trompe peut-être, dit-elle, mais j'écris librement et sincèrement. Voici ce que, moi, j'ai vu dans les maisons des Soviétiques et ce que j'ai vu voir dans leur tête. »

(Voir « France-soir » depuis le 24 janvier.)



Dans un foyer où il y a des enfants, l'Etat permet le divorce, mais la morale s'y oppose.

« Si vous voulez prendre contact avec un général de corps d'armée, demandez à la femme de ménage. On ne sait jamais... Il est possible que ce soit son fils... »

Le Français, communiste, de passage à Moscou, qui me lance en riant ce conseil pour me signifier en raccourci l'état de la société soviétique, tâte du bout de la langue le vin rouge que nous sert un maître d'hôtel en habit, et fait la grimace. Tout communiste qu'il soit, nous allons tomber, c'est évident, dans les lamentations d'ordre gastronomique. Il y a du caviar, bien sûr, et ici ce n'est pas un luxe. Quelque chose comme les huîtres en France. Mais « encore du caviar », dit-il, mi-plaisant, mi-sincère.

Le militaire haut gradé que j'ai vu était maréchal. Il s'appelle Boudienny. Il est célèbre. Avec sa grosse moustache grise à crocs, il ressemble à l'idée que l'on se fait du général Dourakine. Nous sommes dans le salon d'une ambassade étrangère. Les femmes des diplomates sont ostensiblement habillées « à l'euro-péenne », décolletées, chapeautées. On entoure le maréchal Boudienny. Il raconte qu'il est en train d'écrire ses Mémoires, comme tout le monde. Mais ce n'est pas lui qui fait poêle d'attraction. C'est son interlocuteur.

Une grappe humaine

Dès que celui-ci se déplace, une grappe humaine se déplace avec lui, buvant ses paroles, provoquant ses réparties. Et le maréchal reste seul, sagement, dans son coin. Le pouvoir est civil. Et le pouvoir, c'est ce petit homme magnétique, à la nuque puissante barrée de bout en bout par une ride horizontale, si profonde qu'on dirait une cicatrice. C'est Nikita Khrouchtchev. Tout le monde connaît son visage et sa silhouette compacte, pour les avoir vus au moins à l'écran. De tout près, il se ressemble, mais comme une ampoule allumée ressemble à une ampoule éteinte. L'humeur est joviale, l'œil, espiegle et rusé, pétillant. Il impressionne — comme l'éléphant du Jardin des Plantes. Par une sorte de solidité massive et débouillante, dont on se dit qu'elle pourrait en un instant devenir redoutable.

« K » est visible

Deux ambassadeurs étrangers me feront à son sujet la même remarque : « Quand je demande une audience à M. Khrouchtchev, je l'obtiens dès le lendemain. Au plus tard le surlendemain. Je le vois dans son bureau, au Kremlin, tranquillement. Et il dispose de tout le temps nécessaire pour m'entendre. »

« Quand j'en fais autant dans mon propre pays, le Premier ministre n'a jamais une minute. Et, le soir, c'est comme un homme débordé, qui n'a pas eu le loisir de s'informer à fond du problème abordé. »

Cette organisation, fondée sur les cadres du Parti, je ne prendrai pas en avoir percé la structure dans son détail. Mais elle étonne assez ceux qui ont affaire au chef de l'U.R.S.S. pour la mentionner. Assaili de questions, il répond :

On lit beaucoup Émile Zola à Moscou : « Bonheur des Dames », me dit, en français, une femme devant un grand magasin

par des bourrades, des boutades. — Est-ce que vous croyez que je suis pire ou meilleur que le diable ?

Je ne crois rien. Le diable, je l'ai vu, étendu dans son sarcophage transparent, un étrange sourire plissant ses yeux clos,

Il fallait que ces mains fussent de fer

Les images que font lever, dans l'âme, et dans l'imagination, le visage et les mains de Staline immobilisé dans la mort se bousculent. On voudrait les retenir, les trier. Mais c'est fini. Circulez. Puisqu'on vous dit qu'il est mort, que tout cela est terminé, liquide, que pour faire passer l'U.R.S.S. en quarante ans, de l'âge de la charrie à l'âge atomique, il fallait que ces mains fussent de fer et ne craignent pas le sang. Mais c'est fini.

Dans le sarcophage voisin, Lénine, avec son visage mince et triangulaire d'intellectuel, sans être infiniment moins présent et moins redoutable. Et puis, il ne sourit pas. On m'a raconté ici que lorsque Tito a visité le mausolée, il s'est arrêté devant Lénine, il a salué, puis il est passé devant Staline sans le regarder.

Inutile d'interroger, de discuter. Personne ne souhaite parler de Staline. Son effigie est rare. On la voit encore, en mosaïque, dans le mur d'une station de métro, à la gare de Biélorussie. Mais partout, c'est le

« Ça ira encore tellement mieux »

« Nous aimons la France »

« Bonheur des Dames »

montrant ses mains fortes où la vie semble encore courir. Staline, pourquoi est-il interdit de stationner devant le diable, de s'attarder un peu dans la crypte où défile, inlassablement, des hommes et des femmes venus de tous les coins de l'U.R.S.S. ?

Le fait est tombé dans le silence. Personne ne l'a contredit. Personne ne l'a approuvé. On a changé de conversation.

Bon. Mais aujourd'hui, que pensent-ils de leur régime et de leurs chefs, les Soviétiques moyens ? On me répondra que s'ils en pensaient du mal, ce n'est pas à moi qu'ils l'auraient confié. Bien sûr. Mais quitte à les choquer, et à choquer du même coup leurs adversaires, je dirai que ceux que j'ai vus m'ont donné l'impression de se conduire à cet égard comme les Américains : c'est-à-dire de ne jamais songer à contester que leur système est le meilleur et qu'il porte l'avenir et que même s'il faut l'amender, le redresser, le transformer sur tel point, il y a lieu d'en être fier, de ne jamais le remettre en question et de le défendre contre toute atteinte.

Et puis, il y a tous les autres, la masse des autres, qui disent simplement : « Ça va tellement mieux... Et ça ira tellement mieux... Si nous n'avons pas la guerre !... Pour quoi les groupes allemands sont-elles revenues en France ? Cette question, ils la posent tous. L'ouvrière d'usine à laquelle je demande : — Vous vous intéressez à la politique ?

Bien sûr. Et quand il y a un événement, on nous réunit, là, dans cette sa, pendant cinq minutes, pour nous l'expliquer. — Que savez-vous de la situation actuelle ?

« Bonheur des Dames »

« Le droit de chacun »

« Conscience collective »

« Soirée chez des intellectuels »

« Prochain article »

« Soirée chez des intellectuels »

« Prochain article »

LES POTINS DE LA COMMÈRE

Sur le boulevard à ragots

LES BELLES PHRASES (de Philippe Le Hodey, député démocrate chrétien belge à l'Assemblée Européenne des Six à Strasbourg, critiquant l'absence du sénateur de Liège Fernand de Housse) : « Il est tellement occupé à faire la Belgique qu'il n'a pas le temps de faire l'Europe. »

LES AMBASSADEURS ÉTRANGERS, invités à la première (aux Bouffes-Parisiens) de la pièce tirée des Ambassades de Roger Peyrefitte, se sont recués par l'intermédiaire de leur doyen M. Albaro Saenz, qui déclare : « Nous sommes obligés de nous solidariser avec le Quai d'Orsay. (Le livre est une violente satire du Quai d'Orsay.) »

LES COMPAGNONS DE LA CHANSON

Digestion améliorée

Tirage de FRANCE-SOIR

LES REPLIQUES QUI FONT PSCHITT !

M. GILLES DE CHAUMONT, chef de cabinet du général Catroux, grand chancelier de la Légion d'honneur, publie cette semaine son premier roman d'amour : Divine citoyenne.

M. FRANÇOIS MITTERRAND, ancien ministre de l'Intérieur et sénateur de la Nièvre, a soupé d'huîtres. « Chez Lipo », ainsi que Marc Bohan, qui présente la prochaine collection de Dior, à côté de Bruno Coquatrix et Ray Ventura, qui ont mangé une choucroute en faisant des projets (de music-hall, évidemment).

LA DERNIERE

UN VIEIL AMÉRICAIN

LA DERNIERE

Angélique se révolte!

98. — RESUME : Une nouvelle vie commence pour Angélique et sa fille Honorine. Elle est engagée comme servante par un riche protestant de La Rochelle, Maître Gabriel Berne. Peu à peu, Angélique — dont tout le monde ignore la véritable identité — devient indispensable à la famille de Berna. Cependant, les exactions contre les protestants reprennent. (Copyright 1961, by Opera-Mundi, Paris.)

ANGÉLIQUE SE REVOLTE ! 245

— Si je suis seul ! Certes, ma chère enfant. Et masqué. Et enveloppé d'un manteau couleur de muraille. Un homme de mon rang qui a la stupidité de se livrer à de galantes escapades préfère être seul et ne pas attirer l'attention. Si j'étais découvert, je serais ridiculisé à jamais. Mais il fallait absolument que je vous parle. C'est très grave.

ANGÉLIQUE SE REVOLTE ! 246

SUITE AU PROCHAIN NUMERO